

## La beauté à coups de bâton

**L**es journaux ont annoncé dernièrement qu'une jeune femme s'était empoisonnée à force d'user du bâton rouge pour se peindre les lèvres. Il faut plaindre évidemment cette malheureuse, mais il faut espérer que son infortune sera pour d'autres une salutaire leçon.

Oh ! pas pour toutes ! nous le savons bien. Le bâton rouge, continuera à fonctionner, et bien d'autres ingrédients suspects à s'étaler tant sur les lèvres que sur les visages. On entendra dire : Cette femme a été maladroite : elle a abusé. Mais moi je suis adroite, et n'abuse pas. Et des milliers de linottes s'entêteront à se peinturlurer le bec, pensant avoir cloué le nôtre.

L'astiquage des frimousses, aujourd'hui, est devenue chose si importante, que ni la chambre ni le cabinet de toilette ne suffisent à en abriter les rites augustes. On se bichonne dans la rue, on se bichonne dans les lieux publics, on se bichonne en tramway. Le tramway, surtout, semble constituer un asile particulièrement propice. En face du monsieur amusé qui fait semblant de lire son journal, Madame ou Mademoiselle déballe son petit sac à main. Tout sac à main est muni d'un miroir, rectangulaire ou cintré, taillé droit ou en biseau, qui constitue notoirement la partie la plus intéressante de ce réceptacle. Mademoiselle a donc ouvert son petit sac, et le petit miroir vient se camper devant elle, à une portée de pied de nez. Un examen consciencieux s'ensuit. Il s'agit de savoir avant tout, probablement, si le susdit nez est toujours au milieu de la figure. Ce point établi, notre observatrice réfléchie — réfléchie par le miroir, — passe à de graves exercices. Des doigts mignons voltigent et caressent alternativement les deux côtés des narines, puis effleurent le menton, puis écartent légèrement des boucles de cheveux qui reviennent tout de suite à la même place. On se gratte par-ci, on se chatouille par-là. On n'hésite pas quelquefois à tirer un tout petit peu le bout d'une langue rose. N'oublions pas deux touches légères pour lisser les sourcils. Après cela, mouvement de tête à droite, mouvement de tête à gauche, et la première inspection est à peu près terminée.

Mais le sac ne recèle pas que le miroir. Outre un mouchoir, des clés, un portefeuille, peut être un stylo, il contient une jolie petite boîte de poudre de riz, avec sa houpette, et Mademoiselle, pendant que le tram roule, économise son temps en procédant à un savant saupoudrage. On n'a certes pas le droit de supposer qu'elle veut jeter son bonnet par-dessus les

moulins. Mais elle a bien l'air d'en venir, du moulin, et d'en être la gracieuse meunière. Peut-être rêve-t-elle de triomphes dans les fêtes mondaines, et dit-elle tout bas, comme l'enfant grec de Victor Hugo : " Je veux de la poudre et des bals." Qui sait si quelque socialiste, la surveillant de son coin, ne rumine pas la thèse soutenue, croyons-nous, par un de ses confrères, et d'après laquelle l'industrie de la poudre de riz, en diminuant la quantité de riz comestible, contribue à affamer les pauvres prolétaires ? Mais non : les femmes et les filles des socialistes se poudrent aujourd'hui comme celles des bourgeois, et nous ne pensons pas, tout bien compté, que la famine soit assez pressante pour qu'il y ait lieu d'aller réquisitionner chez les parfumeurs un supplément de denrées alimentaires.

Enfin, hélas ! voilà le bâton, le bâton rouge. Lui aussi fait partie de l'arsenal concentré dans le sac. Il paraît, d'ailleurs, qu'on l'héberge aussi dans des boucles de ceintures, dans des manches d'ombrelles et dans des poignées de face à main. Donc le bâton a surgi et le voilà qui se promène sur les lèvres de Mademoiselle. Elle se rougit, et n'en rougit pas... Que la beauté ne soit pas indocile. Il faut qu'elle arrive... à coups de bâton. Quelles drogues les industriels mettent-ils là-dedans ? Couleurs sans danger, disent-ils, comme pour les boîtes de peinture, qu'on donne aux mioches pour le jour de l'an. Mais ce " sans danger " est-il vraiment absolu ? Les enfants, sauf exception, ne mettent pas leurs pains de couleurs dans la bouche. Les lèvres, elle, constituent la frontière de la salive, et la salive a le droit de circuler sur sa frontière. On avale donc des parcelles de ces drogues, parcelles fort petites, sans doute ; mais enfin, de toute façon, cela doit être peu digestif. Et en dehors de tout cela, convient-il à une jeune personne de donner ainsi en spectacle tant de minutieuses opérations auxquelles conviendrait mieux la solitude ? Pourquoi, puisqu'elle y est, et ne pas s'éplucher les cors, *coram populo*, et ne pas étaler triomphalement, si par hasard elle en est douée, la dextérité d'un pédicure ?

Nous sommes injuste. Le tramway ne nous offre qu'un échantillon. Mais la table de toilette est garnie de bien d'autres choses. Que de petites boîtes ! Que de petits pots ! Le " pot au rose ", par exemple, qui a donné lieu à l'expression impropre " découvrir le pot aux roses " (au pluriel). Ce qu'on découvre facilement, c'est le caractère artificiel du rose usurpé par des joues qui ne l'ont pas reçu de la nature. Et c'est aussi le blanc, qui ne trompe l'œil ni des Alceste ni des Philinte :

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie  
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?